

« — Oui, répondis-je en relevant la tête, tout aussi sûrement que vous êtes la fille de ce comte de Glenallan pour lequel mon père est mort. »

La vieille femme avait répété ces paroles avec une énergie et une fierté dont on ne l'aurait jamais crue capable. Ayant dit ces mots, elle s'arrêta, comme si elle eût attendu la réponse de la comtesse, se croyant encore en présence de sa terrible maîtresse.

« Continuez, je vous prie, s'écria le comte; parlez, parlez, au besoin je vous l'ordonne.

— Ah! je me soucierais bien peu de vos ordres, si je n'avais entendu une voix intérieure qui m'obsède le jour et la nuit et qui me commande de parler. Eh bien! Milord, la comtesse votre mère me dit :

« — Mon fils aime Eveline Neville; ils se sont promis de s'épouser, je le sais...; je ne le veux pas. Je ne veux pas céder ma place et mes droits; je ne veux pas être réduite à la condition de misérable douairière. J'ai apporté à mon époux des terres, des vassaux, un sang illustre, une renommée sans égale; je ne posséderai plus rien le jour où lui-même aura un fils; je suis par le fait dépossédée, je ne veux pas l'être. Il ne se mariera pas. Ce n'est pas tout; cette fille appartient à la famille des Neville, que j'ai en horreur; je ne veux pas voir leurs descendants jouir du rang et des honneurs de mes ancêtres...; non, non, ce n'est pas possible... Cette fille, d'ailleurs..., je la déteste... »

« Je répondis à la comtesse votre mère que, pour ma part, je pensais comme elle.

— Misérable! s'écria le comte, oubliant qu'il était là presque en suppliant, pouviez-vous avoir de la haine pour une créature aussi innocente, aussi douce... ?

— Je haïssais ce que votre mère haïssait. Et puis autre-